

## La station sanitaire du port de Marseille, Bouches-du-Rhône

**Jean-Lucien Bonillo**  
professeur à l'École  
d'architecture  
de Marseille, directeur  
du laboratoire Inama

« Pour ma part, j'apportai deux affaires : un centre de contrôle sanitaire exécuté avec les matériaux du Centre de rapatriement des prisonniers pour le ministère de la Santé, et un building sur la Canebière. »<sup>1</sup> Cette phrase laconique est la seule référence faite par l'architecte Fernand Pouillon à la station sanitaire, dans un ouvrage fameux où il relate pourtant avec force détails les péripéties de chacun des projets qu'il a conduits à cette époque.

1. Fernand Pouillon, *Mémoires d'un architecte*, éd. du Seuil, Paris, 1968, p. 62.

2. Contrairement à ceux édifiés peu avant à Marseille, comme le Centre de rapatriement des prisonniers aux frontières, les camps du Grand Aterras et de Saint-Pierre pour l'hébergement provisoire des prisonniers déportés et réfugiés, ceux réalisés simultanément comme l'usine Nestlé et le building Canebière... et, bien sûr, les immeubles de logements du quartier reconstruit du Vieux-Port qui suivront.

3. Voir l'article de J. Lembrez « La station sanitaire du port de Marseille », *Marseille* n° 7, déc. 1949, et pour un aperçu de l'œuvre complète et de la démarche, l'ouvrage : *Fernand Pouillon, architecte méditerranéen*, sous la direction de Jean-Lucien Bonillo, éd. Imbernon, Marseille, 2001.

4. Dans ses *Mémoires d'un architecte*, op. cit., Fernand Pouillon s'explique sur un principe constructif dont il s'attribue, avec un optimisme excessif, la paternité : « Les murs de façades et le mur de refend longitudinal étaient en béton banché, c'est-à-dire coulé ou moulé dans les panneaux de bois. Le coffrage des façades était remplacé par des plaques de pierre dure, magnifique : le système de la "pierre banchée" était né. »

Nous sommes au sortir de la guerre, Fernand Pouillon entame ses huit ans d'association avec René Egger, de 1945 à 1953, et sans doute que ce projet « sans histoires », sans paris, sans épisodes rocambolesques et sans conflits, ne mérite pas à ses yeux de longs développements<sup>2</sup>. On trouve pourtant dans cette réalisation toutes les qualités reconnues aujourd'hui à l'œuvre de l'architecte : une science achevée du rapport au site et de sa construction, un renoncement aux effets faciles pour un pragmatisme attentif à la modernité et à l'innovation, une grande qualité d'exécution dans l'association des matériaux – traditionnels et nouveaux – et dans le traitement des détails<sup>3</sup>.

L'œuvre est de transition, davantage liée par son esprit aux immeubles d'habitation art déco rationalistes réalisés par l'architecte à Aix-en-Provence et à Marseille, dans les années trente, qu'aux édifices qui suivront, où s'affirmera une écriture spécifique marquée par l'expressivité de la pierre associée à la céramique et au bois, et la relecture de la tradition. La composition de la façade principale, à l'ouest sur le port, exprime en premier lieu les trois fonctions internes : le grand hall d'accueil, dont le volume occupe deux niveaux et constitue le point de départ de trois circuits sanitaires ; ensuite, en contiguïté et occupant le tiers central, le cœur du dispositif sanitaire ; enfin, le petit hall d'accueil qui constitue le point de départ de deux circuits sanitaires et qui sert également à la restauration et à la consigne des bagages.

Les deux caractéristiques principales de la parcelle d'origine sont sa forme marquée en triangle et son insertion entre deux voies qui se situent à des niveaux différents : le « quai » du port et l'avenue Vaudoyer dans l'axe de la cathédrale de la Major. L'architecte y inscrit son projet en respectant une logique urbaine traditionnelle d'alignement, de marquage de l'angle (à la façon d'une proue de navire) et en définissant une volumétrie d'accompagnement, de politesse contenue vis-à-vis du principal monument, la cathédrale. L'édifice se présente comme l'articulation de deux volumes jouant sur une horizontalité appuyée (fenêtres en longueur et bandeaux) et un effet progressif de socles.

Discrète et peu percée, la façade arrière accueille portes de service et de sortie au niveau supérieur.

La conception technique du bâtiment est mixte mais claire et articulée. La structure se compose d'un système poteaux-poutres et planchers en béton. Les façades, impeccablement calepinées, en plaques de pierre dure (de Lyon ?), les socles et les encadrements des baies sont réalisés en pierre de Cassis. Il s'agit d'un procédé de mise en œuvre des murs porteurs que Fernand Pouillon appelait « pierre banchée »<sup>4</sup>. La toiture de l'édifice est composée de voûtes minces en béton sur un réseau de poutres transversales.

Le traitement du second œuvre ainsi que les ambiances intérieures et extérieures sont extrêmement soignées : qualité et diversité des lumières, rigueur du dessin et sobriété des lignes, appariement savoureux des matériaux. La lumière naturelle est diversement contrôlée et filtrée : mur extérieur du grand hall et lanterneaux voûtés en pavés de verre translucides, excroissance de la galerie d'attente traitée en espace de transition et munie de persiennes coulissantes en bois, fenêtres en bandes équipées à l'intérieur de jalousies en bois à manœuvre mécanique. En chêne et généreusement dimensionnées, les menuiseries extérieures, les portes pleines et les cloisons de séparation intérieures vitrées (certaines transparentes, d'autres translucides) sont traitées de manière homogène, avec un dessin économe de lignes géométriques sobres. Tout cela donne une fluidité surprenante à un espace intérieur, de fait très compartimenté. Diversifiés au contraire, les revêtements répondent avec bonheur à de stricts besoins de fonctionnalité : ainsi le carrelage du sol antidérapant des parties techniques et celui, en croûte de pierre de taille polie, du hall d'accueil sud (comptoir et mur décorés en faïences des frères Sourdive, céramistes aixois habitués des chantiers de Fernand Pouillon). Mais la partie la plus originale et troublante reste sans conteste l'espace du contrôle sanitaire avec ses salles de déshabillage et d'habillage, de douche, de désinfection, munies d'étuves à vapeur à haute pression, ses cloisons mobiles, ses passerelles, ses bouches de chauffage





**Figure 1**  
La façade principale de la station  
sanitaire, sur le « quai » du port.  
Illustration extraite de l'ouvrage  
Le Port de Marseille, 1952.  
© De Renzi.

1.

et de ventilation, ses haut-parleurs, ses réseaux aériens en plafond, non dissimulés (gaines, monorails pour le transport des vêtements...). Tout cela donne à ces espaces un aspect inquiétant que les quelques références nautiques (bouches tronconiques, portants aux cintres arrondis) ne parviennent pas à tempérer.

Ce choix fonctionnaliste de l'architecte, brutaliste avant l'heure, d'exhiber et de traiter plastiquement tous les organes techniques, est conforme à sa doctrine qui associe pragmatisme, empirisme, moindre coût et vérité. Il se pourrait même que cet édifice, héritier tardif des Lazarets et des machines à guérir, soit un exemple unique en son genre. La question de sa sauvegarde se pose aujourd'hui avec une certaine acuité. C'est ce que prône la conservation des Monuments historiques, appuyée en cela par quelques trop rares spécialistes. Souhaitons que les nombreuses dégradations qu'a subies le bâtiment<sup>5</sup> ne fournissent pas le (mauvais) prétexte d'une future démolition.

J.-L. B.



2.

**Figure 2**  
Vue aérienne de la station  
sanitaire.  
© S. Denante, CRMH Paca,  
mars 1999.



3.

**Figure 3**  
Vue récente de la façade  
principale avant les dernières  
dégradations, depuis le tunnel  
sous le Vieux-Port.  
© Jean-Lucien Bonillo,  
laboratoire Inama, 1996.

5. Destruction de la galerie extérieure au sud, lors de la construction du tunnel sous le Vieux-Port, extension peu heureuse de l'édifice au nord réalisée par la TOASS, désaffectation de l'édifice et squat après 1991, menaces de destruction dans le cadre des travaux menés par l'établissement public Euroméditerranée et condamnation des ouvertures (menuiseries préservées) par des agglomérés de ciment. Enfin, plus récemment, incendie intérieur (!?) dont on ignore les conséquences.